LA PROIE

—PAR—

HENRY BERENGER

I

J'ai toujours été ambitieux. Tout petit garçon, je galopais dans les allées du jardin paternel, halluciné par des images de grandeur militaire dont je m'assouvissais jusqu'à l'épuisement. Plus tard, lycéen, puis étudiant, j'exaltai ma passion de primer, et je ne connus des rivaux que pour les vaincre. En 1887, j'avais vingt-cinq ans, j'étais docteur en droit et licencié ès lettres. Tous ceux qui m'avaient approché, professeurs ou camarades, s'accordaient pour me prédire une destinée exceptionnelle. J'étais de ceux qui, tous jeunes, inspirent à leur entourage une sorte de respect étonnant. Le machiniste de Paris avait utilisé le torrent de mon énergie sans l'épuiser. D'immenses appétits roulaient en moi. C'étaient des nuages d'orage dans un ciel fermé, qui me déchiraient de leur électricité, et qui voulaient jaillir en éclairs et en foudre.

Jusqu'à vingt-quatre ans, je n'avais été qu'un étudiant remarqué, mais nul éclat ne m'avait isolé du troupeau de ma génération. Combien dégradante m'apparaissait déjà, même avant que je l'eusse parcourue, toute carrière délimitée par avance, avec ses échelons réguliers et lents, ses rampes de relations et d'intrigues ! Je ne me sentais pas né pour les honneurs obscurs ni pour les servitudes éclatantes du fonctionarisme. J'appartenais à une race d'hommes qui ne se satisfont que dans la solitude ou le commandement. Quelque chose de grand s'agite en eux qui les étoufferait s'ils ne le projetaient par de brusques délivrances. Les convoitises de mes camarades, leurs petites menées pour de petits avenir, de quelles nausées ne m'écœuraient-elles pas ! Que de fois, le soir, j'étais rentré dans ma chambre pour ne plus entendre les bavardages croassés aux salles de café, parmi l'épaississement bleu d'un air infecté de tabac, de gaz et de mé-

Me promenant alors à grands pas dans l'étroit espace, je proposais à mon imagination des plans d'existence. Je me devinais fait pour agir sur les hom-

mes autant que pour les émouvoir. Le mépris que j'avais d'eux excitait en moi l'ambition de les diriger. A ce trait vous avez reconnu un tempérament qui ne se peut complaire dans les calmes de la pensée, mais à qui les fièvres de l'humanité sont un excitant nécessaire. Au départ du moins, mes ambitions avaient une noblesse qui les excusait. Dans ces heures où l'adolescence ne mesure rien parce qu'elle n'a rien parcouru, les figures de Chateaubriand et de Disraeli m'obsédaient, et par elles l'avenir me souriait d'un visage héroïque.

La patrie où j'étais né, le temps où je vivais, m'apparaissaient comme un cadre magnifiquement préparé pour le portrait que je m'étais flatté de ma destinée. En 1887, la France était excédée de la basse corruption des parlementaires ; mais plus encore elle était amoureuse de l'énergie et des grands hommes, à ce point que le premier masque de théâtre surgit, un général beau parleur et bien fait, la rendait folle. Du quatrième étage de la mauvaise chambre d'hôtel où je promenais mes ardeurs ambitieuses, je pouvais entendre sur le boulevard le cri des camelots qui débitaient la gloire du " brave général " en portraits et en biographies. J'entendais aussi les clameurs de mes camarades, que cette monstrueuse réclame excitait comme une provocation. Si médiocres fussent-ils pour la plupart, ils étaient des intellectuels, ils avaient la fierté que donne la culture de l'esprit, et ce mauvais soldat les humiliait par ses complaisances pour l'imbécillité populacière. Et moi qui dominais ces contradictoires clameurs de toute la hauteur de ma volonté, je m'arrêtais dans ma marche, je me croisais les bras et je pensais : quelle ne serait pas la destinée de l'homme qui saurait donner une parole à tous ces cris, une direction à tous ces gestes ! La démocratie française attend le héros de pensée qui la délivrera des politiciens et des gens d'affaires. Celui-là organisera la confusion de ses désirs, il coordonnera ses puissances dispersées, il électrisera son âme engourdie. Un Bonaparte intellectuel surgira du désordre, et sa supériorité sera grandi par la bassesse de ses adversaires. Mais il triomphera pour créer, non pour détruire. Il ne ressuscitera pas les simulacres du passé et il n'épuisera pas d'avance la postérité de sa patrie. Des lois seront ses bulletins de victoire, et des monuments de justice ses arcs de triomphe. " Oui, m'écriais-je en m'exaltant jusqu'à frapper du poing ma table, un homme, un seul homme, et ce pays-ci sera sauvé ! " Et, dans mon évocation d'une France purifiée par la volonté du génie, j'exaltais jusqu'à l'enthousiasme les grandes passions de mon adolescence : l'amour de la démocratie et le culte des héros.

Ces minutes duraient peu. J'avais l'esprit trop discipliné par l'exercice des méthodes critiques pour ne pas me représenter le fabuleux de telles rêveries. Un Bonaparte intellectuel ! Chimère plus contradictoire que d'accorder la moralité au vautour ou la tendresse au tigre ! Le héros de pensée n'est-il pas d'avance empêché d'agir par la délicatesse de ses scrupules ? Si Bonaparte avait eu l'intuition de la moralité vraie, il ne serait même pas devenu général. Dès qu'elle s'applique à beaucoup d'hommes et à de grands événements, l'action personnelle est accompagnée